

Eugène Ysaÿe



**Communication
de Monsieur Constantion Chariot**



Séance du 6 février 2004



**Un Gargantua du violon dans une ville tout à sa mesure
Les séjours d'Eugène Ysaye à Nancy, 1896-1908**

La genèse d'un génie

C'est un Oliver Twist qui naît à Liège le 16 juillet 1858. Troisième enfant d'une famille de quatre, très modeste, Eugène Ysaye évolue durant ses premières années dans un environnement familial aux fondements musicaux évidents.

La famille s'installe dans la Cité ardente, rue Sainte-Marguerite, dans une misère digne.

Nicolas Ysaye, le père, au caractère ombrageux, est tailleur la journée et musicien le soir. En 1865, il devient aux prix d'efforts considérables, chef de l'orchestre du Théâtre Royal de Mons... L'argent ne coule pas à flots dans cette famille nombreuse !

Pour le petit Eugène, apprendre le violon à quatre ans avec un père caractériel n'est pas chose facile. Coups de trique, griffes et brimades sont fréquents. Dès l'âge de six ans, l'enfant joue le soir et le samedi, à l'église et aux fêtes populaires, sous l'intransigeante férule de son père. Pourtant, malgré un caractère épouvantable, Eugène considérera toujours, pour la vie entière, son père comme son véritable maître ! Curieuse relation d'amour, exclusive et violente, de reconnaissance et de frustrations affectives, d'incompréhensions et de permissivité, que celle qui, tard encore, liera Eugène à son père...

Violoneux et ménestrel, Nicolas rêve pour ses fils d'une vie plus sereine et plus brillante que la sienne.

En 1865, à sept ans, Eugène entre au conservatoire de Liège, dans la classe de Désiré Heynberg (qui a formé César Franck et Marsick, et qui sera professeur au conservatoire de Paris où il formera Enesco et Thibaud) qui écrit dans le carnet de notes de l'élève Ysaye «*a de grandes dispositions mais ne travaille pas suffisamment*». Par son éducation, Eugène a un caractère rebelle, au tempérament provocateur.

Exclu du conservatoire pour «*incapacité notoire*» à 11 ans, et surtout pour «*insolence envers son professeur*», qui déteste son père Nicolas, Eugène continue à animer les bals avec Nicolas et Joseph, son frère aîné.

Devenu chef de l'Orchestre Royal de Liège, Nicolas Ysaye doit partir pour une longue tournée aux USA et transmet à Eugène et Joseph la lourde responsabilité de nourrir la famille (un quatrième enfant, Théo, est né en 1865).

Les soucis financiers, harassants, sont quotidiens ! Eugène a perdu sa mère à 10 ans. La famille part en tournée sur les routes de Belgique, d'Allemagne, de France et de Suisse, ce qui permet à Eugène d'acquérir un vaste répertoire et la curiosité insatiable du débutant autodidacte.

Le père Ysaye hésite entre ses deux fils, Joseph et Eugène, sur la question de savoir lequel des deux doit embrasser la «Carrière». Joseph est plus sérieux, mais moins doué ; le jeune Eugène a une immense originalité, une personnalité musicale brillante, certes, mais est beaucoup moins contrôlable.

Il faut reconnaître, à sa décharge, que son apprentissage du violon s'est fait dans une ambiance et un milieu qui ne pouvaient pas être sans influence sur le développement de sa personnalité d'homme et d'artiste !

Dès 1872, à 14 ans, Eugène travaille comme un acharné, dans une cave, et sa virtuosité en devient de plus en plus étourdissante. Le choix de Nicolas est fait, désormais : c'est Eugène qu'il faudra pousser et non Joseph, qui abandonne le violon, aidera son père et formera musicalement le petit Théo, cadet de la famille, qui opte pour le piano.

La Voie des Maîtres

Par le plus pur des hasards, de ceux qui font et défont l'existence, Henri Vieuxtemps, séjournant à Liège, et passant devant la maison des Ysaye, entend par la fenêtre du soupirail de l'immeuble son 5^{ème} concerto joué de main de maître. Vieuxtemps désire rencontrer son interprète, sonne à la porte, et est accueilli par Nicolas auprès d'Eugène qui a alors

14 ans.

Vieuxtemps prendra le jeune violoniste sous son aile en faisant réinscrire le jeune garçon au Conservatoire de Liège. Eugène entre alors dans la classe de Rodolphe Massart. Très vite, au Conservatoire, Eugène devient un vrai «phénomène» aux yeux de ses collègues.

En 1873, il obtient un premier prix et la médaille d'or de violon. Cette consécration lui ouvre de nouveaux horizons. Vieuxtemps s'impose alors à ses yeux comme un maître absolu.

C'est à cette époque qu'Eugène connaît ses premiers grands succès dans «le Monde». Il se rend à Bruxelles, capitale intellectuelle bouillonnante, pour y suivre, les cours de Vieuxtemps au Conservatoire Royal de Musique. Malheureusement, dès la première année, le maître est frappé d'une paralysie de la main. Eugène sera alors repris pendant deux ans dans la classe de Wieniawsky.

Guéri, Vieuxtemps invite Eugène à le suivre à Paris pour y suivre ses cours. Nous sommes en 1876. Eugène a dix-huit ans.

Paris !

Ville de génie pour les artistes. Berlioz est mort en 1869, César Franck (1822-1890), encore dans l'ombre, y prépare la renaissance de la musique française.

Bizet, Duparc, Lalo, Fauré, Massené et Saint-Saëns y travaillent également. En 1871 Saint-Saëns y a fondé, la Société Nationale de Musique. Ce nationalisme musical a généré, une haine réciproque entre Wagner et Paris (qui l'a immédiatement rejeté, avec son Tannhäuser), alors que viennent d'être annexées à la Prusse l'Alsace et la Lorraine !

Eugène, installé à Montmartre, suit les cours de Vieuxtemps ; c'est l'époque du french cancan, des filles et de l'absinthe. Vieuxtemps découvre en Eugène un véritable fils spirituel ; ensemble, ils font du quatuor, mais la paralysie du maître reprend ; il ne sera plus, alors, que pédagogue. Jusqu'à sa mort, Henri Vieuxtemps est pour Eugène Ysaye un deuxième père ; lui glissant de temps à autre un billet de cent francs dans sa veste, le vieux maître atténue un tant soit peu les difficultés matérielles chroniques du jeune prodige.

Venu à Paris tout jeune encore, après avoir joué chez Vieuxtemps avec Anton Rubinstein (adulé par l'Europe entière et qui apprécie beaucoup le jeu du jeune Belge), Ysaye se lie immédiatement avec César Franck qui lui fait découvrir tout ce que l'école française de musique contient de talents et de génies. Il rencontre Lalo, Chabrier, d'Indy, Fauré, Chausson,

Debussy, Bordes,...

Bayreuth est créé en 1876 ; c'est une onde de choc dans toute l'Europe. Wagner submerge l'Europe entière ; sa musique est haïe ou adulée. Cela n'impressionne guère Ysaye qui considérera la musique, sa vie durant, comme un langage universel, quelle qu'elle soit, sans arrière-pensée. Wagner, Saint-Saëns, César Franck, Bach, Beethoven, Mendelssohn, Mozart, Couperin seront ses maîtres, ainsi que Vieuxtemps, Wieniawski et Joachim, pour le violon, ou de grands interprètes, comme le pianiste Rubinstein.

A Paris, Vieuxtemps désire qu'Eugène perfectionne son éducation intellectuelle ; il lui fait suivre des cours de langue, d'histoire, de géographie, et le rend coutumier de la visite des musées. Dans les salons parisiens, Eugène rencontre Théodore Lindenlaub, journaliste cultivé et fin pianiste, qui deviendra vite un de ses meilleurs amis, et aussi son premier mentor. Dans une grande détresse matérielle, Eugène s'installe définitivement à Paris, avec Lindenlaub.

Décrochant, par nécessité, une place temporaire de soliste au Casino d'Ostende, Ysaye est repéré par Benjamin Bilse, impresario et directeur artistique du *Konzerthaus* de Berlin. Il y est immédiatement engagé en qualité de *koncertmeister*.

Avec cette place bien payée, Eugène est à l'abri des soucis financiers, mais recule le moment d'aborder sa carrière de virtuose international pour laquelle il se sait taillé. Avec son ami Lindenlaub, muté, comme correspondant du journal *Le Temps*, il part à Berlin, capitale en pleine expansion, un peu terre-à-terre, musicalement, dira Ysaye... Nous sommes en 1879.

Les méandres de la gloire

Berlin

A Berlin, Ysaye rencontre Joseph Joachim, célèbre virtuose, directeur de l'Académie de Musique, et fondateur d'un quatuor fameux. Ebloui par le jeu fantastique du jeune Ysaye, Joachim le présente à Clara Schumann, alors âgée de soixante et un ans, mère de huit enfants, qui a mené aux côtés de Robert une existence passionnée, destructrice même, qui conduisit Schumann, fou, aux portes de la mort.

En parallèle, Clara a mené une carrière de pianiste virtuose européenne, jusqu'en Russie, et enseigne aux conservatoires de Francfort et de Berlin. Cette rencontre avec la muse du maître aura sur Eugène, on s'en doute, une grande influence ; les vibrants encouragements de Clara rassureront Eugène, inquiet de son destin, en le plaçant au carrefour de

l'ancien et du moderne... tel un passeur de mémoire, héritier d'une tradition, le «dernier Romantique», comme titra Maxime Benoît-Jeannin, biographe de Eugène Ysaye ^[1].

Eugène échappe de justesse à la conscription, grâce au geste généreux de son frère Joseph. A deux doigts d'être broyé par la machine militaire, Eugène repart pour Berlin, le cœur léger.

En 1881, Vieuxtemps meurt en Algérie ; cette nouvelle accable terriblement Eugène. Il a perdu son père spirituel. Théo, le jeune frère d'Eugène, vient d'obtenir son premier prix de piano à Liège et le rejoint à Berlin. Il y suivra, aux frais d'Eugène, les cours de piano de Kullak, professeur renommé. Les deux frères se lieront d'amitié avec un autre exilé volontaire, Jules Laforgue, poète engagé au palais impérial pour y donner des cours de français. Formant une véritable bande de quatre larrons en foire, Eugène, Théo, Laforgue et Lindenlaub écumeront les bars de Berlin, tard après les concerts. Au contact des deux intellectuels, le jeune Liégeois se dégrossit et acquiert lentement une vraie culture générale.

Grâce à Laforgue, Eugène joue devant l'Impératrice. Le succès d'Ysaye ... Berlin va grandissant. Il y rencontre Camille Saint-Saëns ; il y retrouve Rubinstein^[2] avec lequel il avait joué à Paris, chez Vieuxtemps. Ayant eu pour Ysaye une brève, mais fertile amitié, dans les années précédentes, fort du ciment que constitue entre eux l'admiration de Vieuxtemps, Rubinstein invite Eugène en tournée en Norvège et le pousse à quitter le confort du *Konzerthaus* de Bilsé à Berlin ! Tournée triomphale en Scandinavie !

Encouragé, par ce succès et les soutiens que sont pour lui, à Berlin, Clara Schumann et Camille Saint-Saëns, Eugène réintègre cependant le *Konzerthaus*. Devant sortir son père d'une dèche momentanée, il fait vivre, de Berlin, toute sa famille : son frère Théo qui vit à son crochet, sa soeur Marie, comédienne de revue à Anvers, et Nicolas, son père.

Mais Eugène déprime à Berlin ; suit une grande période de mélancolie de laquelle naîtra ses premiers appétits créatifs de compositeur. Bilsé propose à Eugène de participer avec lui à la création de l'Orchestre Philharmonique de Berlin ; ses cachets sont alors revus à la hausse. Ysaye reçoit ensuite de Rubinstein une invitation à une tournée en Russie, en 1882. Lindenlaub est de la partie. Ysaye a 24 ans.

Commence alors une épuisante tournée dans les provinces russes, après l'avoir commencée à Saint-Petersbourg. De retour à Berlin, auréolé de succès, Ysaye est invité à Zurich. Il y rencontre Franz Liszt. Il est impressionné par sa redoutable énergie. Liszt a 71 ans ! Il y retrouve

également Saint-Saëns qui presse Ysaye de revenir en France, à Paris. La nouvelle musique française en gestation a, en effet, besoin d'interprètes qui ne craignent pas la modernité.

Abandonnant Berlin, son confort financier et les succès faciles, Ysaye est conscient qu'il commet peut-être la plus grave erreur de sa vie ! Apprenant la nouvelle de la démission de son fils, Nicolas, le père «commandeur» d'Eugène, entre dans une rage folle, à travers une lettre à laquelle Ysaye répond : *«Pour vivre, j'ai besoin de m'appartenir, de n'être sous aucun joug. Il me faut courir, courir toujours sans jamais m'arrêter, le même soleil m'endort, d'autres cieux me raniment ; conduire moi-même le char de ma vie m'est un charme et comme je tâche de le conduire dans les chemins où il y a joie, gaieté, art, bonheur, je suis accablé quand la souffrance des autres m'y poursuit car elle engendre la mienne, et la tristesse, chez moi, amortit toute action de progrès»*. Voilà le credo d'un grand artiste.

Paris

En 1883, quand Ysaye s'installe à Paris, il plonge littéralement dans un bain bouillonnant de culture.

Mais il a également repris rendez-vous avec la misère. Il ne sait que faire ; il reprend contact, naturellement, avec Saint-Saëns, mais celui-ci ne le retient pas longtemps dans son sillage. Eugène décide donc de repartir à la rencontre de César Franck, né Liégeois, comme lui. Franck voit immédiatement en Ysaye le futur interprète de son œuvre. Et Ysaye jouera précisément ce rôle déterminant auprès des «amis franckistes». Dans les soirées, chez le musicien, Ysaye domine le cénacle artistique de son impressionnante carrure et côtoie Henri Duparc, Vincent d'Indy, Chabrier, Lalo, Fauré, Chausson et Debussy.

A cette époque, une grande querelle oppose en France les partisans de Wagner et les nationalistes français de la musique, sous la conduite de Saint-Saëns. Admirateurs profonds de l'œuvre wagnérienne, Franck et ses disciples, dont Ysaye et Debussy, réussissent à affirmer leur propre personnalité.

Une deuxième tournée en Russie appelle alors Eugène ; à son retour, il fait une étape à Arlon, où séjournent son père et son frère Joseph, alors au service militaire. Lors d'un dîner, il tombe amoureux de Louise, fille du commandant de la garnison. Le père de Louise entend marier sa fille à un homme stable, et pas à un artiste courant après la gloire et la célébrité... sans un sou.

Un poste de professeur de violon est à pourvoir au Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles. De longues négociations s'entament avec Gevaerts, alors directeur (il le sera de 1870 à 1908, à sa mort). Finalement, Ysaye accepte le poste, à la plus grande joie de son père et de son beau-père. Le mariage a lieu le 28 septembre 1886. Pour leurs noces, César Franck dépose dans la corbeille des mariés la Sonate en la majeur pour piano et violon qu'il dédie à Eugène Ysaye, sans savoir encore que ce dernier portera la gloire de Franck à un niveau jamais atteint.

Bruxelles

La capitale de la Belgique est, dès avant 1870, un véritable laboratoire où s'élaborent les théories les plus avancées dans les domaines artistiques et sociaux. Fuyant le Second Empire, une série de grands artistes et intellectuels s'y installent. Se met sur pied un axe Bruxelles - Paris qui sera, pour les cinquante années à venir, l'épine dorsale de la vie artistique en Europe occidentale.

A Bruxelles, Ysaye rencontre Octave Maus, avocat et mécène, avec lequel il collaborera, avec Edmond Picard et Emile Verhaeren, à l'hebdomadaire *L'Art Moderne*. Prenant en charge ses fonctions de professeur, Ysaye n'acceptera, la première année, que deux élèves sur les quinze qui se présentent.

Une tournée l'appelle en France ; pédagogue intransigeant, il fait naître des vocations, encourage toujours les personnalités sans jamais les détruire, mais peut aussi démentir des vocations nées de trop de présomption ou de trop peu de dispositions.

Encore aux prises avec des ennuis financiers, soit parce qu'il règle les dettes de sa famille, soit parce qu'il a une sérieuse propension à la prodigalité, Ysaye collabore cependant à titre bénévole à la création et à l'animation du Cercle des XX, fondé, par Octave Maus et vingt artistes que l'on appelle les «Vingtistes».

Ce groupement sera la cour véritable de la vie artistique moderne de l'avant-garde à Bruxelles, dès 1884.

Antenne bruxelloise de la vie artistique parisienne, ce groupe expose dans les salles du Musée des Beaux-Arts, y tient chaque début d'année un salon, où sont invités les plus brillants conférenciers du moment. On y admire les sculptures de Rodin ou de Claudel, on y entend Mallarmé, Verlaine, Verhaeren, etc... Pendant plus de trente ans, c'est un défilé de génies qui passe par là ! En peinture : Gauguin, Seurat, Van Gogh, Monet, Toulouse-Lautrec, Rops, Rassenfosse,... En musique : Franck, Fauré, Chausson, Debussy, Tchaïkowsky,... En littérature : Verlaine, Rimbaud,

Mallarmé,... Mais le Cercle des XX doit faire face à la mesquinerie, la jalousie et l'obscurantisme des officiels, de la presse conservatrice, qui font tout pour les abattre. Ysaye sera un pilier de ce cercle artistique, en tant qu'homme et en tant qu'interprète. Lorsqu'il interprétera la Sonate de Franck dont il est le dédicataire, un moment de magie habitera les salles du Musée des Beaux-Arts («*Les accents déchirants de la Sonate sous les hauts plafonds de la salle perdue dans l'obscurité, mettent les auditeurs dans un état de réceptivité totale qui leur révèle enfin tout ce que cette musique apporte d'étrange et de nouveau. Une confession impudique écoutée dans la nuit*»⁽³⁾).

Le firmament

Suit alors pendant plus de vingt ans une impressionnante série de tournées, aux États-Unis, en Russie, en Autriche, en Angleterre et en France. Toutes ces tournées de concerts indiquent, par le choix de la programmation, une grande audace et une formidable vitalité de l'artiste. En Angleterre, Ysaye joue avec le pianiste catalan Isaac Albeniz, qui très vite sera un ami intime.

En novembre 1890 meurt César Franck. Le succès d'Ysaye est alors à son faîte, lui qui est dépositaire de la musique pour violon du grand maître.

En 1891, il rencontre le jeune compositeur belge Guillaume Lekeu, pour lequel Ysaye nourrira une amitié sincère et structurante. Ysaye soutiendra beaucoup Lekeu après que celui-ci eut obtenu seulement le Second Prix de Rome, ce qui le démoralisera énormément. Lekeu mourra prématurément, emporté à 24 ans par la tuberculose, laissant derrière lui une œuvre courte et pourtant tellement prometteuse.

A noter que le Prix de Rome, à l'époque, n'est pas spécialement une consécration. A part Debussy, ni Franck, ni Ysaye et combien d'autres ne l'auront pas ! En général, à la fin du 19^{ème} siècle, le Prix de Rome récompense malheureusement les médiocres... C'est dans les années 1893-94 qu'Ysaye se liera également avec un homme, qui deviendra son élève, et plus tard son second violon dans le Quatuor Ysaye : Mathieu Crickboom.

1893 est aussi l'année de la dissolution du *Cercle des XX* qui, pour échapper à l'erreur d'un académisme *sui generis*, se rebaptise *La Libre Esthétique*, dont les ambitions seront plus littéraires. Ysaye s'investit toujours autant dans la direction musicale des *Concerts de la Libre Esthétique*; cette scène bruxelloise, nourrissant des échanges avec la plupart des scènes musicales françaises, verra défiler les plus grands musiciens, compositeurs et interprètes du temps. Ysaye lui-même se programmera

lors de ces concerts, et sa renommée européenne s'en trouvera fortement renforcée. Ses contacts dans le milieu musical, sa réelle vocation pédagogique, et son enthousiasme pour les compositions nouvelles, faisant de lui un véritable «coach» de la plupart des compositeurs de sa génération, posent question. On dirait qu'Ysaye éprouve une sorte de compensation à faire naître chez les autres ce qu'il ne peut encore tirer de lui. En lui, le compositeur n'a pas encore rattrapé l'interprète ; mais, passionné, il veut pousser cette musique merveilleuse, nouvelle, symboliste, tellement en rupture avec tout ce qui s'est fait précédemment.

A Paris, chez Ernest Chausson^[4], Ysaye se rapproche toujours plus de Debussy. Une vive sympathie naît immédiatement entre les deux hommes. Captivé par la personnalité de Debussy, Ysaye lui commande un quatuor. Debussy lui apporte à Bruxelles, en 1893, le manuscrit de l'oeuvre qu'il lui dédie ; l'accueil d'Ysaye est fervent. A partir de ce jour, y compris le manuscrit de *Pelléas et Mélisande*, toutes les oeuvres de Debussy passent entre ses mains. Ysaye crée à cette époque le quatuor Ysaye avec Crickboom, Van Hout et Jacob ; ce quatuor lance réellement la musique de Debussy à Paris. Un festival Debussy est également prévu par *La Libre Esthétique* à Bruxelles, en 1894, qui recevra un accueil très modéré du public. Mais ce faisant, Ysaye s'affirme comme un partisan du modernisme et de l'avant-garde musicale.

Le 21 janvier 1894, Guillaume Lekeu meurt de la tuberculose. En observant la vie que mène Ysaye, il faut être une vraie force de la nature pour résister à cette vie d'artiste passionnée ! Le 19^{ème} siècle est un véritable cimetière de sensibilités artistiques...

A 36 ans, en 1894, Ysaye entame sa première tournée en Amérique. Pour le couple Ysaye, qui a déjà trois enfants, la période des difficultés matérielles est révolue. Ysaye s'est fait construire une maison bourgeoise, cossue, située Avenue Brugmann à Bruxelles. Ysaye s'embourgeoise mais n'oublie jamais de cultiver passionnément son art. Les tournées aux Etats-Unis et en Russie lui font rencontrer un public excellent, réceptif, fin et cultivé. Ysaye est au zénith. Par la création de la *Société de Concerts Symphoniques* à laquelle il donna son nom sous l'appellation de *Concerts Ysaye*, le virtuose élargit son répertoire, qu'il trouve trop exclusivement lié à la musique de chambre. Cet orchestre, qui réunit quatre-vingt musiciens, se produit au Cirque Royal de Bruxelles, presque exclusivement.

La rencontre d'Ysaye avec Raoul Pugno sera décisive ; dans ce pianiste extraordinaire, interprète brillant et sensible, Ysaye reconnaît un *alter ego*. Avec Pugno, Ysaye constituera le plus grand duo violon - piano de l'avant première guerre mondiale qui récoltera sur les deux continents de retentissants triomphes. Pugno, de six ans l'aîné d'Ysaye, est un pianiste

célébrissime, formé au conservatoire de Paris, et qui s'est produit dès l'âge de six ans. Une grande sympathie naît entre ces deux mastodontes de la musique, de corpulence semblable, et animés d'une grande amitié, soudée par l'amour commun de la musique et de... la bonne table ! C'est à cette époque qu'Eugène Ysaye devient conseiller musical et maître de chapelle de la Reine Elisabeth de Belgique, trouvant aussi le temps d'écrire ses premières œuvres.

En 1897, anéanti par la charge de travail et submergé par l'agenda de ses tournées, Eugène Ysaye se voit contraint de démissionner du conservatoire de musique de Bruxelles qui lui fait des misères, à cause de ses trop nombreuses absences... «*Un grand artiste n'a pas ... être l'esclave d'une place fixe*», dira-t-il.

A la fin du siècle, Ysaye est au sommet de son art. Il n'en redescendra plus. Sa maturation s'est faite lentement. Des bals de villages à la Salle Pleyel, de la cave de la rue Sainte-Marguerite à Liège, aux immenses scènes de concert américaines, quarante ans se sont écoulés sous le pont fragile du génie. Ysaye est invité partout, le monde entier le réclame. Même Rodin l'invite à donner concert dans son atelier. La fortune est au rendez-vous.

C'est à cette culminance, dans sa carrière, qu'il convient de rapporter les séjours artistiques d'Ysaye dans la capitale lorraine. De 1896 à 1908, Nancy sera pour Ysaye un havre de culture et de raffinement, dont il appréciera l'ouverture, la chaleur, sans négliger la gastronomie...

Les amitiés nanciennes, le creuset

A Nancy, les nouvelles charges directoriales du breton Guy Ropartz, nommé directeur du Conservatoire de Musique de Nancy en 1894, semblent avoir décuplé le potentiel musical de la ville.

Dès la fin du siècle, dans cette ville universitaire toute proche de la frontière allemande et qui paraît se souvenir des fastes du 18^{ème} siècle, un foyer d'art français est en pleine expansion. Un «*petit cénacle d'amis que des affinités de pensées de goût et d'art avaient rapprochés*»^[5] et auquel Maurice Barrès donne le nom pittoresque de Crafoignot, regroupe autour du célèbre écrivain (et député de Nancy^[6]) des poètes et des artistes de tous horizons tels Henri Aimé, René d'Avril, Emile Gallé, Georges Garnier, Charles Guérin, Emile Hinzelin, Charles Keller, Camille Martin, Victor Prouvé, Léon Tonnelier et Gaston Vallin.

Guy Ropartz, musicien brillant et compositeur de talent, ne tarde pas à apporter au Crafoignot son esprit, son talent et ses efforts.

Plus tard, le peintre Victor Prouvé, dans une lettre à Guy Ropartz, évoquera avec enthousiasme l'époque éblouissante du Crafoignonot : « *Vous souvenez-vous de cette petite salle de la rue des Dominicains où, autour des tables, serrés coude à coude, et enveloppés de fumée bleue, chacun de nous, en flamboyante ardeur, exprimait ses espoirs... Que d'idées furent échangées, que d'évocations utopiques illuminèrent les cerveaux ! Que de thèses discutées avec passion ! Et quelles que furent les divergences d'opinions, extrêmes et opposées, combien l'accord et l'harmonie régnèrent toujours ! Nous étions les croyants sincères d'un culte libre, sans dogmatique...* »^[7]

Après un concert, à la salle Poirel, il n'était pas rare que l'on invitât l'interprète ou le compositeur à se retrouver au centre de ce cercle qui se referma plus d'une fois autour de Vincent d'Indy, Albéric Magnard, Ysaye et Pugno, « *ceux pour lesquels vous luttiez* », poursuit Prouvé, « *ceux que la foule ne comprenait pas encore... C'était l'âge d'or* ». Nancy est alors, au tournant du siècle, on le voit, une véritable capitale culturelle française en pleine ébullition. C'est tout l'Art Nouveau nancéien qui est alors en train de prendre forme !

Des cendres du *Crafoignonot* naîtra une deuxième « académie » d'amis des arts, connue sous le nom de Couarail ; Guy Ropartz, en musicien averti et reconnu, y prendra, à nouveau, une part active, entretenant avec *La Libre Esthétique* de Bruxelles des rapports étroits.

Ce cénacle nancéien, sous la présidence d'honneur de Maurice Barrès et d'Alfred Mézières, dirigé par Georges Garnier et organisé par l'actif secrétaire perpétuel Marcel Knecht, est périodiquement fréquenté par des poètes, des peintres, des musiciens et des sculpteurs.

Emile Krantz, Maurice Paquy, Auguste Stoffel et le critique d'art René d'Avril y illustrent l'éloquence et la poésie ; la musique est incarnée par Guy Ropartz, Albéric Magnard, et des interprètes tels Claire Croiza (soprano), le quatuor des frères Ren, et Fernand Pollain, Marcel Monier et Charles David, ainsi que par Pierre Bretagne et Germaine Adrien au piano ; la peinture par Victor Prouvé ; l'artisanat d'art par Daum, les frères Mougín, Emile Gallé et Paul Herbst.

L'amitié qui unira Ropartz et l'ex-député de la ville de Nancy, Maurice Barrès, n'est certes pas sans effet sur le *Couarail*, partageant en commun un même amour immodéré de la musique. C'est véritablement sous l'impulsion de Guy Ropartz que Nancy devient, à cette époque, un des plus grands centres musicaux français rayonnant sur toute l'Europe, et en étroite symbiose avec Bruxelles ; en témoignent les nombreux échanges épistolaires entre Albéric Magnard et Octave Maus, entre Ropartz et Ysaye. Toute sa carrière durant, Guy Ropartz mit toujours à profit ses fonctions de chef d'orchestre et de directeur de conservatoire pour

faire connaître l'œuvre de ses amis^[8]. Sous l'impulsion de Ropartz, non seulement Nancy est un pôle d'attraction pour les grands interprètes de l'époque, mais elle s'octroie aussi le privilège de nombreuses premières auditions et donne le jour à une solide génération de compositeurs : Fernand Lamy, Pierre Bretagne, Louis Thirion, Pierre-Octave Ferroud, etc...

Ysaye et Nancy

On l'aura compris, Nancy ne pouvait rester sans effet d'attraction sur le plus célèbre violoniste du temps. Les liens puissants liant Nancy à Bruxelles et Bruxelles à Paris, sur le plan artistique, faisaient de ces villes des haltes naturelles dans les pérégrinations artistiques des génies de cette fin du 19^{ème} siècle.

Aussi n'est-ce pas fortuit de constater avec quelle fréquence, et surtout avec quelle fidélité, Eugène fréquentera la Ville de Stanislas, en offrant au public nancéien de si nombreuses raisons de l'apprécier, au sommet de son art.

En l'espace de douze ans à peine, ce ne sont pas moins de neuf concerts et deux récitals qu'Eugène Ysaye donnera à Nancy, dans le cadre des Concerts du Conservatoire ! Si l'on se remet à l'esprit l'«agenda» stakhanoviste de Ysaye durant les années 1895-1914, sillonnant l'Europe de part en part, et enjambant l'Atlantique en bateau, pour gagner l'Amérique, lors d'interminables tournées, on prend alors la mesure de la véritable affection que témoigne le virtuose pour la capitale lorraine. Ysaye n'a honoré aucune autre ville de France d'une telle assiduité de visites et surtout de concerts, hormis peut-être Paris. C'est probablement dans la grande qualité des relations amicales et artistiques qui le lient à la ville qu'il faut trouver la raison de cet attachement particulier de Ysaye à Nancy.

Ainsi, le dimanche 27 décembre 1896, lors de son premier concert à Nancy, en guise de «cadeau de fiançailles» à la ville de Nancy, Ysaye programme-t-il, en première audition mondiale, le céléberrissime *Poème pour violon et orchestre* d'Ernest Chausson.

La première du Poème de Chausson

Ernest Chausson a composé ce *Poème* pour Ysaye, à Paris, de retour de Monte Carlo, entre le 25 avril et le 29 juin 1896. Ainsi, en quelques semaines, Chausson a-t-il écrit un authentique chef-d'œuvre pour le violon, animé par une muse aussi active qu'heureuse. Devenu véritable cheval de bataille de tous les grands violonistes, le *Poème* opus 25 a longtemps été considéré comme une œuvre de «musique pure» par les

musicologues, reprenant à leur compte le jugement que formulait Debussy, en 1913, dans le journal de la *Société Indépendante de Musique* où, évoquant le *Poème* de Chausson, il affirmait solennellement : «*La liberté de sa forme n'en contrarie jamais l'harmonieuse proportion. Rien n'est plus touchant de douceur rêveuse que la fin, lorsque la musique, laissant de côté toute description, toute anecdote, devient le sentiment même qui en inspire l'émotion. Ce sont des minutes très rares dans l'oeuvre d'un artiste*».

Dès le départ, primait dans l'esprit de Chausson l'idée de dédier au plus grand violoniste de son temps une oeuvre magistrale qu'Ysaye lui-même lui aurait commandée. Le 7 juillet 1893 déjà, Chausson écrit au violoniste belge : «*Je travaille actuellement au «Roi Arthur» ; il est impossible que je tarde plus longtemps à terminer ce drame commencé depuis plusieurs années. Je ne vois donc guère le moyen de penser à un concerto, qui est une bien grosse chose, difficile en diable, et si délicate à écrire. Mais... un morceau seul pour violon et orchestre, cela devient plus possible. J'y ai songé : ce serait un morceau d'une forme très libre, avec de nombreux passages où le violon jouerait seul*»^[9].

C'est entre deux tournées, de retour à Bruxelles, qu'Ysaye résout le problème de l'audition publique du *Poème* de Chausson, que celui-ci vient de lui envoyer, à peine terminé, au mois d'août 1896. Ysaye ne peut attendre d'offrir au public ce morceau sublime et entend rendre hommage au compositeur par une exécution la plus rapprochée possible de la date de dédicace. Mais le temps lui manque. Il choisit alors, en accord avec Chausson, de proposer la première audition dans le cadre de la toute prochaine saison 1896-1897.

Ami de longue date de Guy Ropartz, issu, comme lui, de la «bande à Franck», Ysaye lui propose dès lors un concert au programme duquel le directeur du Conservatoire de Nancy accepte d'emblée d'inscrire le fameux *Poème*.

Au programme de ce Quatrième Concert du Conservatoire du 27 décembre 1896 à quatre heures, saison 1896-1897, «avec le concours de M. Eugène Ysaye, violoniste, professeur au Conservatoire de Bruxelles», en la salle Poirel, figure donc :

- *Symphonie en si mineur n° 8* de Fr. Schubert
- *Concerto pour violon* de E. Lalo
- *Léonore* (en première audition) de H. Duparc
- ***Poème pour violon* (en première audition) de E. Chausson**^[10]
- Ouverture de *Fidelio* de L. Van Beethoven.

Le 25 décembre 1896, deux jours avant le concert, Ysaye, son frère Théo, et les musiciens du quatuor sautent dans le train pour Nancy.

Durant le voyage, Ysaye s'isole dans un coin du compartiment et étudie à nouveau la partition. Il ne peut se permettre la moindre erreur, le public de Nancy sera moins indulgent que tout autre !

Au conservatoire de la capitale lorraine, Ysaye et Marchot, le second violon^[11], se retirent dans une classe où, après avoir déchiffré, ils jouent à deux reprises le *Poème pour violon et orchestre*. La matinée du 27, la répétition se fait avec Ropartz et ses musiciens.

A quatre heures, la Salle Victor Poirel est comble ; le tout-Nancy est venu nombreux découvrir ce virtuose célèbre en Europe et en Amérique. C'est par coeur, devant un public suspendu à son archet, qu'Ysaye interpréta le *Poème*. Trois rappels saluèrent la création de l'oeuvre nouvelle que le critique de *La Lorraine artiste* jugea «*toute de langueur et de passion*» et celui de *l'Est républicain* d'une «*orchestration à la fois forte et sobre, deux mérites rares à rencontrer réunis*» précisa-t-il.

Cette rencontre d'Ysaye avec Nancy sera la première d'une longue série. Ainsi, donnera-t-il concert, dans le cadre des Concerts du Conservatoire, à la Salle Poirel, les 25 février 1900, 23 décembre 1900, 5 janvier 1902, 4 janvier 1903, 7 janvier 1906, 8 et 9 décembre 1907, 22 et 23 novembre 1908. Pour chacun d'eux, concerts ou récitals, les programmes ont été conservés^[12]. C'est à l'incroyable variété de la programmation musicale, à l'audace des choix, à l'insouciance des alliances artistiques, au sein d'un même concert, que l'on prend conscience de la liberté absolue de l'artiste, en parfaite communion avec Guy Ropartz.

En juin 1899, le 10, précisément, Ernest Chausson se tue dans un ridicule accident de vélo. Chausson disparaît à quarante quatre ans. Sa fin est encore plus navrante que celle de Lekeu ; la mort dans toute son absurdité. Ysaye est consterné et stupéfait. Le 18 juin, devant le public londonien qui avait appris la mort du compositeur, Ysaye interprète, devant un parterre de plus de trois mille personnes, le *Poème pour violon et orchestre*. Il fait exploser le lyrisme de l'oeuvre. A travers le *Poème*, il pleure son ami disparu, en un «*long frisson plein d'émouvant mystère, d'intense et passionnée douleur*».^[13]

Sans doute Ysaye se souvint-il toujours de cette première audition du *Poème* à Nancy, souvenir auquel la mort si prématurée et inopinée de son ami compositeur dut apporter une saveur et un prix particuliers.

Les autres prestations nancéiennes

Interprète à la renommée universelle, devant laquelle le mercantilisme de certains *impresarii* était contraint de plier, Eugène Ysaye ne s'abritait pas, comme tant d'autres, derrière leurs exigences, ou la poursuite

du maximum de recettes, pour écarter de ses concerts les oeuvres non encore «classées». Il considérait, au contraire, comme le premier de ses devoirs d'interprète, de les imposer au cours de ses tournées mondiales, de faire même, s'il en était besoin, de leur inscription aux programmes la condition expresse de son concours - quitte à les entourer ensuite de pages plus «consensuelles», susceptibles de rassurer l'auditoire. Le programme du concert du 27 décembre 1896, comme tous les autres, en est la plus parfaite illustration.

Le public nancéien a toujours hautement apprécié les prestations prodigieuses du Gargantua du violon ; suivant certains critiques du temps, cependant, sa haute stature, sa personnalité si imposante absorbaient tant l'auditeur que, préoccupé surtout de l'éblouissante virtuosité de l'interprète, on oubliait un peu, semble-t-il, l'oeuvre qu'il traduisait.

Mais il faut inmanquablement se référer à la plume de René d'Avril, critique musical bien connu de l'époque, qui réunit ses articles dans *l'Année Musicale*, pour retrouver des commentaires extrêmement précieux et sentis relatant l'atmosphère des concerts auxquels participait Eugène Ysaye à Nancy.

Le concert du 25 février 1900, par exemple ; Ysaye y interprète le *concerto en mi M* de J.-S. Bach, ainsi que la *Symphonie Espagnole pour violon principal et orchestre* d'Edouard Lalo, (outre, en première audition, la *fantaisie en ré M* de Guy Ropartz et le *Chant Funèbre* d'Albéric Magnard !).

Voici ce qu'en dit René d'Avril : «*La Salle Poirel était comble. Eugène Ysaye, retour de Londres, superbe de prestance, à l'habituelle place du chef d'orchestre, interpréta noblement le noble Concerto en mi majeur de J.-S. Bach ; vigoureux dans l'Allegro, délicat et tendre dans l'Adagio, d'une aisance admirable dans les difficultés de l'Allegro assai (...) La Symphonie espagnole de Lalo, si originale, si française, fut pour Ysaye l'occasion d'un nouveau triomphe (...). Le Chant funèbre de M. Magnard semble fait pour réconcilier avec la musique de ce compositeur, d'ailleurs personnel, une partie des Nancéiens, qu'effaroucha jadis certaine symphonie (...). Néanmoins, l'élégante Fantaisie en ré majeur de Guy Ropartz m'a semblé peut-être plus belle encore dans les lignes, avec des accents plus humains, moins absolue sans doute d'architecture, un peu développée suivant les formules de la nouvelle décoration (...). J'arrêteraï ici ce compte rendu si, pensant à mes lecteurs, je n'éprouvais le besoin de vanter dans Ysaye, non plus cette fois la valeur de l'artiste, mais l'homme au visage si ouvert, si cordial, l'excellent camarade de nos bons exécutants de l'orchestre qui, sous la baguette du chef d'orchestre, au dernier rang des premiers violons, vint simplement, presque avec timidité, remplir sa partie dans l'Ouverture d'Egmont.*

Ainsi Ysaye voulut-il prouver que si, d'une part, le Conservatoire de Nancy se trouve fort flatté de sa venue comme violon principal, dès aujourd'hui, cependant, faire partie de l'excellent orchestre dirigé par M. Guy Ropartz est un honneur que peuvent briguer les talents les moins contestables, les plus universelles renommées.»^[14]

Lors du concert du 4 janvier 1903, Eugène Ysaye interpréta ... Nancy, à la Salle Poiriel, son *Chant d'Hiver, Troisième poème pour violon et orchestre*, en première audition. Lisons ce qu'en dit, une fois encore, René d'Avril : «*La présence d'Eugène Ysaye, pour nos étrennes, avait rempli la salle jusqu'à l'écroulement. Eugène Ysaye n'est point le virtuose uniquement soucieux de «l'effet» à produire, mais, avant tout, l'artiste désirant communiquer l'émotion d'art à son auditoire, l'âme errante et retrouvée des vieux maîtres revivant leurs oeuvres, l'intime confident des compositeurs modernes à qui rien de leur technique et de leur esthétique n'est resté étranger. (...) Enfin, si Eugène Ysaye, virtuose, fait valoir M. Eugène Ysaye, compositeur, c'est qu'il juge utile de démontrer combien sont, à son esprit, familiers les dissonances ultra-modernes, les effets d'orchestration recherchés et rares, tout le côté «impressionnisme» déjà soupçonné dans Chausson et dans d'Indy, poussé à l'extrême dans les œuvres de Debussy. Le défaut, non pas de l'oeuvre d'Ysaye, mais du genre lui-même c'est le manque de composition, l'indéfini de la ligne, la sensation exacerbée par une sorte de névrose délicate remplaçant non seulement la pensée, mais l'idée même. (...) La sonorité de l'orchestre, dans ce Chant d'Hiver, fondue, ouatée, discrète et tendre, fut délicieuse. Ce n'est point un hiver rauque, essoufflé et violent, tel que Wagner eût pu nous l'évoquer, c'est l'hiver intérieur derrière la vitre givrée, avec les sons lointains et mystérieux du vent, le petit bruit des branchettes sèches qui cassent, et la chaleur du foyer et des souvenirs».^[15]*

Comme le critique René d'Avril a bien cerné la musique d'Eugène Ysaye, non sans s'autoriser une critique sur la forme même de la musique du maître et, partant, des compositeurs de ce début du 20^{ème} siècle!

Le pianiste Raoul Pugno, et Eugène Ysaye, solistes du concert du 8 décembre 1907 (une oeuvre chacun et, ensemble, la *sonate en sol mineur* de Haendel) ont donné un récital le lendemain avec Bach, Beethoven et Franck. Les mêmes ont redonné un récital le 23 novembre 1908 (Bach, Franck et Ropartz), le lendemain d'un concert où Ysaye était soliste. Ce fut la dernière prestation d'Ysaye à Nancy.

Comme on peut le constater, l'activité musicale du maître violoniste et compositeur dans la ville de Lorraine fut intense et soutenue. Les amitiés électives tissées au fil des ans dans la capitale lorraine expliquent sans conteste cet attachement particulier. Un fait artistique corollaire de cette sympathie mérite d'être relevé.

Un vase en cadeau

Le 14 octobre 1990, la célèbre salle de ventes aux enchères Sotheby's vendait à Monaco un remarquable grand Vase «parlant» à la libellule en verre à décor intercalaire, à applications et à dédicace d'Emile Gallé, daté de 1900, en forme de goutte bulbeuse à long col cylindrique légèrement évasé vers le haut.

L'inscription dédicatoire et la signature, en intaille, indiquaient «*«Dans les suprêmes symphonies, Cherchez la note humaine, allez !» Hugo au Maître Ysaye, Gallé, 1900*». Ce vase fut offert par Gallé au grand violoniste belge, probablement à l'occasion du concert d'Ysaye à Nancy le 25 février 1900. Il atteste de l'intimité artistique régnant entre les artistes de Nancy autour d'Ysaye et pour lui.

Envoi

Au sommet de sa gloire, à la fin de la première décennie du 20^{ème} siècle, Ysaye doute pourtant. Comme pour conjurer ses doutes, il se lance dans un cycle épuisant de tournées. Il travaille d'arrache-pied, comme pour fondre dans le travail ses inquiétudes, ses regrets et ses peines.

Des problèmes de santé sont autant de signaux d'alarme. Ysaye n'en a cure. Il travaille toujours plus et se repose l'été, en bord de Meuse, à Godinne, près de Namur. Chaque été s'y pressent près de quatre-vingts élèves. Ysaye devient de plus en plus cyclothymique. Il est un artiste toujours sur le fil du rasoir, anxieux, vite déprimé à l'idée d'avoir été inférieur à lui-même.

Excellent écrivain introspectif, Ysaye nous livre ses sentiments dans ces quelques lignes magnifiques de vérité et d'authenticité : «*Plus la vie d'artiste nomade court à grands pas vers sa fin*», écrit-il de Moscou en 1907, «*plus cette vie reflète sa monotonie dans le même miroir. Pourtant si la vie de l'artiste rend à peu près toujours le même son, tantôt claironnant, tantôt grêle, ennuyeux et pauvre, l'artiste change, voit plus clair, sent plus intensément, est moins prompt à jouir de ses oeuvres, que davantage on s'observe, que le plaisir cesse presque entièrement au profit de l'examen, de la réflexion, du scalpel qui fouille... mais épure. Plus je joue, plus on m'aime, plus on m'acclame, plus je pense, plus je souffre, plus je voudrais atteindre cette perfection dont le sourire tend vers l'artiste ses charmes qui s'évanouit aussitôt à l'instant même où l'on croit la tenir, la posséder, comme une amante longuement désirée et qu'on ne vit jamais face à face*».

C'est toute la fragilité de l'artiste dans sa difficile mission de médiateur des âmes, dans cet apostolat souffrant de l'acte artistique authentifiant l'existence qu'Eugène Ysaye nous confie.

Depuis sa démission du Conservatoire de Bruxelles, Ysaye n'a plus d'emploi officiel en Belgique. Ayant rencontré la reine Elisabeth, épouse du Roi Soldat de 1914-18, il en devient le professeur de violon et se voit décerner par le Roi le titre honorifique de Maître de la Chapelle Royale de Belgique. Plus tard, la reine lui confiera la mission d'organiser un concours international de violon qui prendra son nom (Concours Eugène Ysaye et qui deviendra au décès de la Reine, Concours Reine Elisabeth).

Il arpente l'Europe et l'Amérique à grand pas, soit comme soliste invité, soit en duo avec son vieil ami Pugno. Ses ennuis de santé se font de plus en plus pressants. Il n'écoute pas son corps ; il est devenu, pourtant, gravement diabétique. Mais chez Ysaye, comme chez tout artiste, l'adulation est un excellent remède contre l'épuisement.

En pleine guerre de 1914, Ysaye joue sur le front de l'Yser, aux côtés de la Reine Elisabeth, qu'il rencontre fréquemment dans sa villa de Knokke le Zoute. Ysaye s'installe ensuite à Londres et décide d'embarquer pour une nouvelle tournée en Amérique, dès l'été 14.

Commence alors une éprouvante tournée de concerts. En 1918, il accepte la direction de l'Orchestre Symphonique de Cincinnati, dans l'Ohio. Sa main droite est devenue tremblante à l'approche de l'archet. Ysaye est épuisé nerveusement. Mais les appointements de chef d'orchestre, en Amérique, et la promesse de pouvoir poursuivre une carrière de virtuose le rassurent. Ysaye revient sur le Vieux Continent en 1919.

A la fin de sa vie, Ysaye est limité par sa personnalité formée dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle, transitoire entre la pleine période romantique et l'avant-gardisme de la deuxième décennie du 20^{ème} siècle. Le symbolisme du tournant du siècle n'a pas survécu à la guerre.

En 1923, il compose six sonates qu'il dédie à six grands violonistes: Szigeti, Thibaud, Enesco, Kreisler, Crickboom et Quiroga. A soixante-six ans, repris par ses vieux démons, il désire remonter sur scène.

Ses derniers concerts seront toujours d'une éblouissante virtuosité, même si le style a déjà un peu vieilli. A Paris, en 1927, il participe au centenaire de la mort de Beethoven en donnant un concert, dans la salle Gaveau, avec Clara Haskil au piano ; c'est un immense succès.

Un de ses derniers.

Diabétique et épuisé, Eugène Ysaye entame alors une retraite bien méritée, entouré de ses amis, de la Reine Elisabeth et de quelques élèves qui se pressent auprès de lui pour en recevoir les conseils avisés. Lors d'un dernier cours à Georges Enesco, alors jeune violoniste, il lui dira,

ce que les auditeurs retinrent alors comme un testament : *«La virtuosité sans musique est vaine. Toute note, tout son doivent vivre, chanter, exprimer la douleur ou la joie. Soyez peintre, même dans les «traits» qui ne sont qu'une suite de notes qui chantent rapidement... De la musique avant toute chose ! Respirez à pleins poumons. N'enfermez point votre violon en vous, dégagez-vous en lui et parlez parfois pour lui et pour la musique»*. C'est là le salut d'un maître ancien et vénéré de la musique à un tenant brillant de la jeune génération, montrant en quelques phrases la voie à suivre, celle du sentiment généreux, spontané et ouvert. A l'image d'Ysaye, qui jamais n'aura usurpé son nom de prophète.

Tant que ses forces ne l'ont pas abandonné, il est resté sur la brèche pour défendre les causes en lesquelles il avait mis sa foi, et cette musique qu'il plaçait dans l'existence au-dessus de tout... Et l'homme, généreux, enthousiaste, dionysiaque - un véritable Bacchus musical - valait l'artiste.

Il a été le digne interprète d'une charnière cruciale dans l'histoire de la musique. Il en a profondément senti et exprimé le style, le sens véritable, souvent méconnu aujourd'hui, trahi hier.

A Nancy, en pleine gloire, Ysaye a pu laisser libre cours au torrent impétueux de passion non-conformiste qu'il avait pour la musique. Il y a rencontré des pairs, mobilisés autour de centres d'intérêts communs pour l'art et la musique. Il y a rencontré aussi l'esprit du lieu : celui d'une ville lumineuse, aérée et libre. Ysaye trouva en elle la juste proportion de son échelle à lui : celle d'un Gargantua du violon dans une capitale culturelle tout à sa mesure.

Constantin Chariot,

Premier Prix et Diplôme Supérieur de flûte traversière du Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles - Conservateur des Musées gaumais, Virton, Belgique - Président fondateur de l'Association des Musées de la Grande Région - Membre associé correspondant de l'Académie de Stanislas de Nancy



Discussion

A l'issue de cette conférence, le Président Vicq évoque le plaisir que nous avons eu d'accueillir Monsieur Chariot, descendant d'Eugène Ysaye qui fut un violoniste de génie à l'égal de Paganini. Il fut aussi Maître de chapelle de la famille royale belge et de la reine Elisabeth. La popularité et la faveur née du succès qui était le sien ne l'ont pas tenu dans l'éloignement des autres musiciens. C'est, là encore, une richesse supplémentaire.

Pour Monsieur Burgard, la première exécution, en 1896, du poème de Chausson est liée à Nancy et bien sûr à la salle Poirel. Monsieur Burgard signale qu'un critique parisien aurait reconnu dans cette oeuvre un certain air de «la sérénade du pavé» chantée par Eugène Buffet et qu'il aimerait savoir ce qu'il en est. Il n'y aura malheureusement pas de réponse.

Madame Stutzmann rappelle le coup de coeur qu'ont pu avoir de nombreux violonistes après avoir entendu les six sonates d'Isaye, si difficiles à jouer. Ces violonistes considèrent ces sonates comme l'un des sommets de la musique où l'on retrouve, au-delà de la virtuosité, la profondeur dans l'expression d'une oeuvre qui a été présentée, à Nancy, il y a un peu plus d'un siècle maintenant. Grâce à des interprètes comme Eugène Ysaye, l'école liégeoise du violon a rayonné dans toute l'Europe. Il convient de se souvenir que le nom d'Ysaye est encore bien présent à Nancy.

Lorsqu'il venait jouer à Nancy, Ysaye a certainement rencontré Emile Gallé. Il est certain qu'ils étaient en correspondance. Monsieur Le Tacon cite alors ces quelques mots de Victor Hugo, inscrits sur les parois d'un vase dédié à Eugène Ysaye : «Cherchez la note humaine. Allez ! Au Maître Ysaye». Pour Monsieur Le Tacon, Gallé a repris cette même dédicace sur un autre vase destiné à Raoul Cugno : «Cherchez la note humaine, allez dans les suprêmes symphonies», Victor Hugo à l'artiste d'actualité Raoul Cugno.

Monsieur Chariot aimerait que la correspondance d'Eugène Ysaye, qui est déposée toute entière à la bibliothèque royale de Bruxelles, puisse être un jour étudiée et publiée, et ce, d'autant plus qu'Eugène Ysaye avait des dons d'écrivain.

L'intervention de Monsieur Lanher nous rappelle le plaisir que nous a laissé notre sortie culturelle de 1998 en Pays Gaumais, dont la visite du Musée Gaumais, fort intéressante, fut commentée par Monsieur Chariot

Monsieur Larcan se souvient des concerts à la Salle Poirel où se sont produits Paul Thibaut ou Georges Ionesco. Bien sûr, c'était mieux interprété lorsqu'Ysaye était au violon dans des oeuvres de Chausson.

A propos de la sonate de César Franck, Monsieur Rivail souhaiterait savoir si César Franck et Marcel Proust, qui sont contemporains, ont pu se rencontrer ? Apparemment, oui.

Pour notre plaisir, le mot de la fin appartient à Madame Keller-Didier qui regrette l'absence de notre confrère Jacques Delivré qui aurait pu croquer quelques attitudes de notre conférencier.



Bibliographie

- BENOIT - JEANNIN Maxime, Ysaye, Le Dernier Romantique ou le Sacre du Violon, Le Cri, Bruxelles, 1989
- YSAYE Antoine, Eugène Ysaye, Sa vie - Son oeuvre - Son influence, d'après les documents recueillis par son fils, L'Ecran du Monde, Les Deux Sirènes, Bruxelles, Paris, 1957
- DJEMIL Enyss, Guy Ropartz ou la recherche d'une vocation, L'oeuvre littéraire du Maître et ses résonances musicales, Imprimerie Jean Vilaire, Le Mans, 1967.
- GUT Serge et PISTONE Danièle, La musique de chambre en France, de 1870 ... 1918, Paris, Honor, Champion, 1985.
- GALLOIS Jean, Ernest Chausson, Fayard, Paris, 1994.
- d'AVRIL René, L'Année Musicale à Nancy, Nancy, A. Dupont-Metzner, Saisons 1900 à 1903.
- MAGNARD Albéric, Correspondance (1888-1914), réunie et annotée par Claire VLACH, Paris, Publications de la Société française de Musicologie, 1997.
- Catalogue de vente de Sotheby's Monaco ; vente du 14 octobre 1999.
- Programmes des Concerts du Conservatoire de Nancy, années 1896 à 1908.



Notes

- [1] Maxime BENOIT-JEANNIN, Ysaye, Le dernier Romantique ou le Sacre du Violon, Le Cri, Bruxelles, 1989.
- [2] Anton Grigorievitch RUBINSTEIN (1829-1894), fondateur des conservatoires de Saint-Petersbourg et de Moscou, pianiste et pédagogue. Par Blumenfeld, Horowitz a hérité de son style. Rubinstein fut pour Ysaye un autre maître, de vingt neuf ans son aîné, généreux et éblouissant. Il fut le premier pianiste interprète, avec Liszt, à introduire la fougue romantique dans son jeu. Ses compositions ont aujourd'hui sombré dans l'oubli.
- [3] M. BENOIT - JEANNIN, Op. Cit., p. 98.
- [4] Ernest CHAUSSON (1855-1899), compositeur né à Paris, auteur du Roi Arthus, de Mélodies dont la Chanson perpétuelle.

- [5] Lettre de Victor Prouvé à Guy Ropartz du 2 juin 1913, in *Souvenir de la Soirée donnée en l'honneur du maître Guy Ropartz par le Couarail, Académie Lorraine*, p. 29 cit,e dans DJEMIL Enyss, *Guy Ropartz*, 1967.
- [6] Maurice Barrès a été élu député de Nancy en 1889. Il est alors à l'extrême gauche. Il publie en 1893 l'audacieux *Ennemi des Lois*. Battu aux élections cette même année, il dirigera *La Cocarde*, évoluera vers l'extrême droite et sera élu député de Paris le 6 mai 1906, année de son élection à l'Académie Française.
- [7] Lettre de Victor Prouvé à Guy Ropartz, 2 juin 1913, *Ibidem*.
- [8] En 1919, Guy Ropartz sera nommé directeur du Conservatoire de Strasbourg où il sera chargé de la rénovation culturelle française, après le retour de l'Alsace à la France. Les responsabilités furent énormes puisque, depuis cinquante années, les alsaciens n'avaient entendu que très peu de musique française. Un travail en profondeur était donc nécessaire.
- [9] Lettre de Chausson à Eugène Ysaye du 7 juillet 1893, publiée par Michel STOCKHEM in *Revue belge de Musicologie*, vol XLII (1988), p. 254.
- [10] Au verso du programme, on peut lire : «Terminé au mois d'août 1896, le Poème de M. E. Chausson, encore inédit, est exécuté pour la première fois aujourd'hui...»
- [11] Crickboom a été nommé, entre temps, professeur au conservatoire de Barcelone ; il est remplacé par Alfred Marchot qui occupera le second violon, tout en étant professeur au conservatoire de Bruxelles.
- [12] L'auteur remercie chaleureusement son confrère et ami Michel BURGARD, musicologue, Président de l'Académie de Stanislas, pour son aide précieuse dans la recherche des sources musicologiques lui ayant permis la rédaction du présent article.
- [13] *L'Art Moderne*, 2 juillet 1899.
- [14] René d'AVRIL, *L'Année Musicale*, 1900, p. 27 et sq.
- [15] René d'Avril, *Op. cit.*, 1903, p. 69 et sq.